

Yannick PÈNE

**Baisse la tête,
t'auras l'air
d'un coureur !**



... et autres nouvelles.

Éditions  Le Solitaire

Yannick PÈNE

**Baisse la tête,
t'auras l'air
d'un coureur !**

Quatre Nouvelles

TABLE DES MATIÈRES

Baisse la tête, t'auras l'air d'un coureur	9
Le roi du vélo	25
La ronde de la chance	43
Coupons, coupons du bois !	59

BASSE LA TETE,
T'AURAS L'AIR D'UN COUREUR !

- « Où sont passés nos Raymond Poulidor, Roger Rivière et autres Charly Gaul ? », rageait ma grand-mère, pendant que les forçats du bitume escaladaient l'Aubisque dans notre poste de télévision.

- « À la maison de retraite des vieux coureurs ! », avais-je envie de lui répondre par ce chaud après-midi de juillet.

Le soleil perçait par les vieux contrevents en bois et la citronnade refroidissait parmi les glaçons. Chaque année, c'était pareil, le Tour de France ravivait les tensions familiales. Ma grand-mère ne comprenait toujours pas pourquoi aucun Français n'avait gagné le Tour depuis plus de vingt ans. Elle ruminait alors et m'en voulait d'une rage contenue mais mortelle. En effet, le futur champion français, ce devait être moi ; le nouveau Laurent Fignon, le Bernard Hinault du mois de juillet.

Ma première bicyclette, à l'âge de cinq ans, ne fût-elle pas un vélo de piste ? Mon grand-père – italien – ne m'avait laissé que deux alternatives pour ma vie future, le vélo ou le foot. Aussi adroit de mes pieds avec un ballon qu'un maçon avec la couture, je choisis la vie rêvée d'aspirant champion cycliste. Tout commença pour

mes onze ans avec mon premier vélo de course, un Mercier trois vitesses. Auparavant j'avais appris de la bouche de mon grand-père tout ce qu'il y avait à savoir du cyclisme professionnel : dans toute l'histoire du vélo, il n'y avait eu que deux grands champions, Fausto Coppi et Gino Bartali. Le reste, c'était du pipeau.

J'appris aussi les rudiments tactiques de ce sport : savoir mettre la main au portefeuille pour se faire des alliés dans la course, écarter les coudes pendant les sprints et bien traiter mes coéquipiers. En effet, je devais être un champion et non un vulgaire « porteur d'eau ». Pendant les vacances scolaires et les week-ends, je m'entraînais. Le reste du temps, je regardais les courses à la télé ou bien relisais les vieux *Miroir Sprint* d'après-guerre.

Le matin, j'avalais du steak tartare de cheval, arrosé d'un verre de rosé, après avoir gobé un œuf. Mon grand-père affirmait que cela donnait des forces. Ensuite, il démarrait sa mobylette Peugeot et je le suivais à vélo pour quarante kilomètres d'entraînement. Combien de fois avons-nous sillonné les routes du département ? Des centaines de fois. Pour l'heure, je ne participais cependant à aucune course. Je m'inspirais de l'hygiène de vie de Fausto Coppi et prenais l'habitude de souvent prier comme Gino le pieux.

Pour mes seize ans, je disputai ma première course, le critérium de Bagnères-de-Bigorre. Pour l'occasion, je revêtis le merveilleux maillot que ma grand-mère m'avait tricoté. Je remportai la course haut la pédale, à la grande joie de mes grands-parents. Par la suite, je m'illustrai

dans les courses départementales et régionales, remportant à peu près tous les grands prix amateurs du Sud-Ouest.

À dix-huit ans, j'étais fin prêt pour m'attaquer au peloton professionnel. Mon grand-père me dégota, grâce à un de ses compatriotes, une place dans une petite équipe italienne qui participait à la première classique sérieuse de la saison, Milan - San Remo. J'allais donc effectuer mes débuts professionnels sur la Primavera, dans le pays de mes ancêtres.

Le matin du départ, j'étais très nerveux à l'hôtel, mais j'ingurgitai tout de même ma viande et mes œufs. Toute ma famille transalpine serait sur le parcours et à l'arrivée pour m'encourager. Je me devais de réussir.

Mon grand-père m'avait conseillé de ne pas prendre l'échappée du matin, et

c'est entouré des stars du peloton que je m'élançai, le cœur battant. Durant la première heure de course, j'observais le peloton qui parlait, râlait, vivait. C'était le plus beau jour de ma vie. Je devais tout de même faire attention à ne pas être pris dans une chute.

L'échappée du matin partit, comptant huit coureurs qui s'étaient lancés dans une belle partie de manivelle. Aucune équipe ne prit la poursuite en main malgré la présence du Français Jean-Guy Martingou dans l'échappée. Pour ma part, je me laissais souvent glisser à l'arrière du peloton, pour parler avec mon grand-père, qui avait pris place dans la voiture de son ami d'enfance, le directeur sportif Ernesto Furbo. Il me ravitaillait et m'abreuvait de conseils : « Attends, surtout attends le Poggio ! »

LA RONDE DE LA CHANCE.

- Il perd la boule, le vieux !

- Tu l'as dit ! Il travaille du cigare ; c'est plus les courses des années 50. Il n'a même pas étudié le programme. Il ne connaît même pas les cotes et les favoris. Le tonton, il commence à sucrer les fraises. C'est malheureux ! Le voilà !

- Tonton, on va boire un coup. Tu viens avec nous.

- Non les gars, allez-y, moi je vais me faire un tour. Je connais bien la maison.

- C'est ça, tonton, à tout à l'heure. Si tu as le bon numéro, tu nous appelles !

- *Dacuerdo*¹⁴, les petits.

Ah ces jeunes ! Je dois l'avouer, mais mes neveux n'y connaissent rien aux courses de chevaux. Ils doivent me prendre pour un vieux croûton. Et quand je pense qu'ils se font des virées à l'hippodrome de Pau ! Ils ne doivent pas gagner souvent. Alors que moi, dans le temps, je gagnais presque à tous les coups.

C'était le bon temps. Les tribunes n'ont pas changé. C'est presque la seule chose avec la piste qui n'ait pas changé d'ailleurs. Ah ! cet hippodrome de Laloubère !

¹⁴ *De acuerdo*, « d'accord », en espagnol. (N.D.E.)

- Non madame, c'est la course trois, je crois !

Il y a du monde, mais pas comme à l'époque de ma jeunesse laborieuse.

C'était après la guerre, on avait besoin de s'amuser. Moi, j'avais atterri en Bigorre, comme des milliers de compatriotes républicains, chassés de leur pays. La guerre ? J'étais un engagé du premier jour. Au revoir le village, et bonjour les combats ! Le seul bon souvenir : avoir passé quinze jours à courir les prostituées sur les *ramblas*¹⁵ de Barcelone, pour ma première permission. Mais ça sentait déjà la fin, à savoir passer la frontière.

Nuit à la belle étoile, sous ma

¹⁵ Les *ramblas*, « les cours, les grandes avenues », en espagnol. (N.D.E.)

couverture et dans la neige, à Prats de Mollo. Ma première nuit en France, je l'ai passée dans un chouette hôtel, l'hôtel aux mille étoiles. Puis les « camps de concentration », comme le gouvernement français les appelait. Les privations, la solidarité, puis l'usine d'armement à Toulouse. Nous dormions sous les tribunes du Stadium, alors inachevé. Par la suite, je suis devenu bûcheron et garçon de ferme, car les hommes étaient au front. Enfin j'ai atterri à Bagnères-de-Bigorre où, parqués à la Villa¹⁶, les enfants nous dévisageaient avec curiosité derrière les grillages.

De mon Andalousie natale, j'avais seulement gardé l'image de la Sierra Nevada comme chaîne de montagnes.

¹⁶ La « Villa » désignait un grand bâtiment, sur la route de La Mongie, où étaient logés certains réfugiés espagnols. (N.D.E.)

J'accompagnais mon oncle à Treveles¹⁷. Il y montait une dizaine de jambons *serrano* à sécher.

Mais, en France, les bras manquaient et les chantiers hydrauliques avaient besoin de main-d'œuvre. Alors nous, les « chicous »¹⁸, on nous embaucha pour les chantiers de montagne. Je logeais à ce moment-là dans une pension de famille, au quartier du Pouey. Je me débrouillais de mieux en mieux en français et commençais à lier connaissance avec les autochtones.

Quand la guerre fût finie, ma situation était simple : impossible de rentrer au pays. Mais j'avais gagné un travail et une nouvelle patrie.

¹⁷ Petit village andalou, proche de Grenade. (N.D.E.)

¹⁸ Le mot « chicous » est une désignation très péjorative des Espagnols. (N.D.E.)

Les distractions étaient rares et je n'étais pas bien riche. Un dimanche, un copain à moi, Angel, m'emmena aux courses, à Laloubère.

Et nous voilà partis par le train, direction Tarbes. Et là, à l'hippodrome, du monde, des filles élégamment vêtues, l'excitation des paris, des rires, de la joie. C'était bon après toutes ces privations.

Je revins ce soir-là dans ma pension, me promettant d'économiser de quoi payer mon billet de train pour retourner aux courses. Et pour y être retourné, j'y suis retourné ! Chaque dimanche, après avoir dévoré le poulet de la mère Alvarez, je descendais à Laloubère. Tout me plaisait. Les buvettes, la beauté des chevaux, et ce bel hippodrome avec ses tribunes aux poteaux en fonte.

Regarder, je n'avais que ça à faire. Je ne possédais que la somme du billet de chemin de fer. Alors je jouais à « jouer ». Je pariais dans ma tête et regardais la course, pour vérifier si j'avais gagné. Je regardais aussi les filles, souriantes, qui se faisaient belles pour aller aux courses. Mais je me sentais bien minable. Je ne parlais pas bien le français et n'avais même pas de quoi leur payer une limonade ou un blanc limé.

Les week-ends passaient mais, chaque semaine, trimant à construire des barrages, je m'endormais, le soir, en pensant aux courses. Dans cette montagne – que chez moi on appelle *Pyreneos* –, l'avenir me faisait sans cesse peur. Mais aux courses, j'étais presque comme tout le monde.

C'est au mois de mai 1946 que j'ai trouvé ma martingale. En effet, j'adorais voir la ronde des chevaux avant la course.

... / ...